

# BULLETIN SALES'ESIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco  
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 308 — FÉVRIER 1905.

SOMMAIRE: L'esprit chrétien dans la famille — Dom Bosco et le Patronage — L'anniversaire de la mort de Dom Bosco — Le représentant du successeur de Dom Bosco en Amérique — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: (*Colombie, Brésil*) — Bibliographie — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Madrid, Oran, Mers-el Kébir, Nyons, La Navarre-Sampierdarena* — Vie de Mgr. Lasagna — Nécrologie: Le peintre Joseph Rollini — Coopérateurs défunts. — Deux observations.

## L'esprit chrétien dans la famille

**L**A famille est comme le fondement sur lequel repose le bien de la société civile et de l'Église elle-même. C'est un fait d'expérience que la religion prospère ou décroît dans une paroisse, une ville, dans un pays, selon que dans l'esprit chrétien y est en vigueur ou en décadence. En d'autres termes, ce sont les familles chrétiennes qui maintiennent l'esprit surnaturel dans une paroisse, dans une ville, dans un pays. Elles sont donc comme les places fortes de l'Église où se recrutent et se forment ses vrais enfants ainsi que les bons citoyens; elles sont le champ fécond où germent et se développent ses élus, les pépinières généreuses d'où elle tire ses prêtres, ses religieux, ses vierges et ses martyrs.

L'on ne cesse de dire, et certes avec beaucoup de raison, que l'avenir d'une nation catholique est dans l'éducation. Oui, sans doute, l'éducation est une question vitale, mais l'expérience montre encore ici que les enseignements reçus à l'école sont souvent sans résultats sérieux parce qu'ils sont contredits par ceux que les enfants reçoivent à la maison. Aussi les pasteurs zélés se sont-ils de tout temps appliqués à faire fleurir l'esprit chrétien au sein de nos familles. Ils n'ont fait en cela qu'imiter le Bon Pasteur. Jésus-Christ, en effet, est venu régénérer la famille tombée, par l'influence des mœurs payennes, dans l'abîme d'une profonde déchéance morale. Il est venu l'en tirer et la relever vers sa perfection idéale. Pour cela, il l'a faite sainte dans son insti-

tution par le sacrement de mariage, mais il veut aussi que la famille soit sainte dans tous ses membres et dans sa vie.

En quoi consiste donc cette sainteté? ou en quoi consiste l'esprit chrétien qui doit animer et sanctifier le foyer domestique? Saint Paul dans ses immortelles épîtres trace un code de lois admirables où il met particulièrement en relief deux grands caractères de l'esprit chrétien dans la famille, à savoir l'autorité respectée et obéie parce que Jésus-Christ le veut; et l'autorité exercée parce que Jésus-Christ le veut, et comme il veut.

Tant que la foi est vive dans un intérieur chrétien, Celui qui est la voie, la vérité et la vie est compris et écouté, ainsi que ses ministres. Or le divin Sauveur est venu rappeler aux parents que leur paternité vient des cieux et qu'elle leur a été communiquée pour une seule fin et une fin surnaturelle. Il appelle toutes les familles à former autant de groupes d'élus qui feront partie, dans l'éternité bienheureuse, de la grande famille du ciel. Dans son dessein, chaque famille doit être ici-bas un sanctuaire sacré dont les pierres vivantes sont ses membres constitués en un seul corps par l'autorité paternelle et unis étroitement entre eux, plus encore par les liens de la charité que par les liens du sang. Il appelle « grand » le sacrement qu'il a mis à la base de ce temple saint. Pour autel, il y veut sa croix, et pour lumière son Évangile. A toutes les pierres vivantes de ce temple de crier avec l'Apôtre: « Nous sommes son ouvrage, nous avons été créés par le Christ Jésus pour faire les bonnes œuvres que Dieu nous a préparées afin que nous y marchions ».

Lisons maintenant dans l'Épître aux

Ephésiens les œuvres que le Seigneur a indiqué à chacun de faire. « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur..... que l'épouse respecte son mari... » « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste..... Honorez votre père et votre mère ». « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ lui-même; voilà pour la soumission à l'autorité.

« Maris, aimez vos épouses; que chacun aime son épouse comme lui-même ». « Et vous, parents, ne provoquez pas vos fils à la colère, donnez-leur une bonne éducation chrétienne... » « Et vous, maîtres, soyez bons à l'égard de vos serviteurs, ne soyez pas impérieux... »; voilà pour l'exercice de l'autorité.

Ces devoirs n'ont rien que la raison ne commande. L'esprit chrétien ne consiste donc pas précisément à les accomplir, mais il consiste à y être fidèle, parce que Jésus-Christ le veut, et comme il le veut. D'abord, sans motif surnaturel et sans la grâce de Dieu, il est impossible de persévérer. Or, c'est dans la foi que se puise cette force d'en-haut. Plus la foi est vive dans une famille, plus grande est l'horreur du péché et plus vif le désir de plaire à Jésus-Christ en toutes choses. Là, et là seulement, est le secret de la fidélité au devoir de l'épouse chrétienne, de l'inaltérable dévouement des parents, de la constante obéissance dans un âge essentiellement mobile et inconstant; de la fidélité proverbiale de l'employé, du serviteur catholique.

C'est par là que tous triomphent des obstacles qu'ils rencontrent sur leur chemin, et savent toujours trouver en eux assez de volonté et d'énergie, assez

d'abnégation, assez de force pour affronter tout ce que le devoir a souvent de pénible, et pour l'accomplir sans faiblesse.

Tel est ce code incomparable de lois qui règlent l'obéissance chrétienne dans son triple rapport à l'autorité familiale. Combien heureuses et saintes sont les maisons où il est en vigueur!

Mais c'est à l'autorité qu'il appartient avant tout d'être pénétrée de l'esprit chrétien afin de pouvoir le communiquer à ceux qui ont à obéir. D'ordinaire l'esprit qui règne dans une maison est celui qui anime le père, les parents. S'ils sont bons chrétiens, s'ils ont de la foi et de la piété, s'ils donnent l'exemple des vertus, toute la maison respire cette atmosphère surnaturelle. Mais s'ils sont indifférents ou sans religion, si toute leur sollicitude est tournée du côté des plaisirs du monde et des biens temporels, s'ils n'ont pas le souci de la vertu et donnent le spectacle de leurs vices, c'en est fait de cet intérieur. La maison est ce que les parents la font. Quelle responsabilité leur incombe! Et comment se fait-il que tant de parents ignorent ou feignent d'ignorer leurs devoirs?

A ce sujet, saint Paul nous déclare suffisamment ce qu'il attend de la mère chrétienne: en la comparant à l'Église, il dit assez combien grande doit être la sainteté, la foi, la piété, la tendre sollicitude qu'elle doit mettre dans l'exercice de son autorité. Et quand il s'adresse à celui en qui réside la principale autorité dans la société domestique, au chef, il lui propose le plus sublime idéal: « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Église ».

L'immense charité de Jésus-Christ qui s'est livré pour son Église et se

donne sans cesse à Elle pour la sanctifier, telle est la règle suprême qui doit tempérer l'exercice de l'autorité paternelle; voilà l'autre secret des abnégations et des dévouements généreux, la mort de l'égoïsme, le principe d'une saine éducation et d'une maison bien ordonnée, la source véritable de la paix et du bonheur au foyer domestique.

Que ceux qui lisent ces lignes, rentrant en eux-mêmes, se demandent devant Dieu si l'Apôtre ne nous a pas tracé là le tableau de l'ordre parfait. Qu'advient-il de ces familles qui perdent l'esprit chrétien? d'où la foi s'en va? Qu'ils fassent appel à leur expérience. En est-il parmi elles où la raison ait suffi à contenir les membres dans le devoir? La règle de leur conduite n'est-elle pas le caprice, le plaisir, les exigences de l'orgueil et de l'ambition ou d'une fausse étiquette mondaine? A quels excès de mollesse n'en viennent-ils pas souvent et dans quels vices déplorables, par un juste châtement du ciel, ne tombent-ils pas parfois! La paix sereine, les joies pures, le vrai bonheur, tout cela y est inconnu.

Concluons de tout ceci que si nous voulons faire régner l'esprit chrétien dans nos familles, il faut que, selon la parole de Léon XIII, l'esprit de religion et les principes de la vie chrétienne soient développés dans la famille avec soin et constance. Aux parents, à qui incombe cette tâche, le divin Sauveur a proposé lui-même entre autres moyens, celui-ci qui est d'une efficacité merveilleuse: l'imitation de la sainte famille de Nazareth.

« C'est évidemment dans un but de miséricorde, disait encore Léon XIII, que Dieu, voulant accomplir l'œuvre de la Réparation humaine attendue depuis des siècles, en disposa de telle

sorte les éléments et l'ordre que, dès le principe, cette œuvre présentât au monde la forme auguste d'une famille divinement constituée, dans laquelle les hommes puissent tous contempler un exemple très parfait de la société domestique et un modèle de toute vertu et de toute sainteté ».

Aussi ce grand Pape comprenant l'immense intérêt pour les familles de l'imitation de la sainte famille de Nazareth s'empressa d'instituer solennellement dans l'Église toute entière cette

fête que nous célébrons chaque année au troisième dimanche après l'Épiphanie, et il voulut faire sienne l'Association des familles, qu'il enrichit d'indulgences nombreuses, qu'il encouragea fortement à plusieurs reprises, dans laquelle il aurait voulu voir toutes les familles s'enrôler. L'expérience prouve quels fruits abondants elle produit. Elle n'impose aucune charge nouvelle. Ses deux pratiques essentielles sont la prière en commun et l'imitation des vertus de la Sainte Famille.



## Don Bosco et le Patronage

(Suite) (\*)



### III

#### Vocation persévérante de Dom Bosco pour les Patronages.

Le petit Jean Bosco avait reçu du Ciel une vocation sacerdotale; mais, comme ses parents étaient pauvres, il eut bien de la peine à faire ses études. Marguerite, sa mère, était, il est vrai, disposée, à tout sacrifier pour son enfant; malheureusement elle était contrariée dans son dessein par le premier fils de son mari, nommé Antoine. Ce dernier avait des droits sur l'héritage paternel, et en sa qualité d'aîné il était le chef de la famille. Or, il ne voulait absolument pas entendre parler d'études. Les choses en vinrent à ce point que Jean dut s'éloigner de son frère. Il vint donc à Moncucco et passa deux ans chez les époux Moglia qui étaient cultivateurs et excellents chrétiens.

Or, nous dit son historien, Jean fit à Moncucco ce qu'il faisait aux Becchi. Par son affabilité, sa gentillesse, ses tours, il attira les enfants du pays et s'en fit aimer. En hiver et les jours de pluie, les dimanches et aux fêtes, il les réunissait et jouait avec eux, puis tous montaient dans le fenil et il y faisait le catéchisme. Les enfants étaient assis en demi-cercle, et Jean, d'un endroit un peu plus élevé, leur expliquait la doctrine chrétienne, leur racontait des histoires, et terminait invariablement par les Litanies de la Madone et un cantique. Sa maîtresse lui ayant demandé pourquoi il se retirait ainsi au fenil? « C'est, lui répondit-il, pour ne déranger personne et aussi pour ne pas être dérangés nous-mêmes. »

Enfin l'heure de la Providence sonna. Le partage des biens avait été fait; Antoine quitta la maison paternelle et Jean put y rentrer, pour commencer sérieusement ses études en vue du sacerdoce.

Sa mère le plaça d'abord à Castelnovo où

(\*) Voir *Bulletin* de Janvier 1905.

il ne resta qu'un an. Il fut ensuite envoyé à Chieri et prit pension chez une amie de la famille. afin de pouvoir suivre les classes du collège en qualité d'externe. Jean se fit promptement aimer de ses condisciples, et il en profita pour les attirer au bien. Il se lia d'amitié avec les meilleurs élèves et fonda avec eux une association qu'il appela *l'Allegria* ou « Réunion Joyeuse. » Chacun des associés s'engageait à procurer des livres, des jeux qui, les jours de congé, feraient passer une agréable récréation. Il fut établi un règlement qui comportait deux articles : 1<sup>o</sup> Est exclu de la Réunion joyeuse quiconque blasphème, tient de mauvais discours et n'a pas une conduite chrétienne ; 2<sup>o</sup> Tous les membres de l'association rempliront fidèlement leurs devoirs de classe et de religion.

C'était, comme on le voit, une nouvelle espèce de patronage fondé par Jean Bosco, pour éloigner des compagnies dangereuses ceux qui feraient partie de l'association, et les maintenir dans la pratique de la vertu. Jean était l'âme de toutes les réunions par son entrain, sa jovialité, ses tours d'adresse, sa piété. Il en était aussi le principal orateur, et l'éloquence abondait sur ses lèvres quand il parlait du service de Dieu, de la prière et des sacrements. Lorsque la classe du soir était finie, il conduisait ses condisciples au nombre de plus de trente, au sanctuaire de S. Antoine de Padoue, pour y faire ensemble la visite du T. S. Sacrement, à la grande édification du public. Chaque semaine il y avait réunion chez un des membres de l'association. On y faisait une lecture pieuse et l'on s'avertissait mutuellement des défauts qu'on avait remarqués ou de ceux que signalait la voix publique.

Ainsi se passa la première année d'études de Jean à Chieri et l'on constate que l'idée de patronage ne le quittait pas ; il ne faut donc pas s'étonner qu'il en fasse une de ses occupations de vacances.

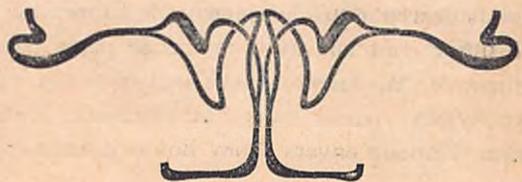
À peine de retour aux Becchi, lisons-nous dans son biographe, il groupa autour de lui les jeunes enfants de Murialdo et leur fit la classe. Il leur apprenait à lire, à écrire, il leur faisait le catéchisme, et pour toute rétribution il leur demandait d'être sages, pieux et de s'ap-

procher, tous les mois. des sacrements. Jean Bosco inaugurait ainsi les écoles du dimanche et les écoles du soir dont il fut le grand promoteur à Turin et qui firent toujours partie intégrale de ses patronages.

Les vacances terminées, Jean reprit ses études à Chieri ; il continua son apostolat auprès de ses condisciples et l'étendit à travers la ville. Tantôt il se mettait en rapport avec les élèves d'un collège voisin, s'en faisait aimer et les exhortait à la piété ; tantôt il attirait les enfants plus jeunes qui l'accompagnaient à son domicile et auxquels il parlait de Dieu et leur racontait des histoires édifiantes.

Jean Bosco était un élève aussi distingué par la science que par la piété. Il fut appelé à donner des répétitions à ses condisciples plus jeunes ou moins laborieux que lui. Il suppléait ainsi par un travail surrogatoire aux ressources pécuniaires qui lui manquaient. Une dame Rudino, veuve, lui confia un de ses fils et eut tout lieu de s'en applaudir. Sous la direction du jeune répétiteur, il devint studieux, passa brillamment ses examens de seconde et put entrer en rhétorique. Aussi Jean était-il regardé comme un membre de la famille, et chaque dimanche il était invité à dîner. Or, voici ce qui se passait ce jour-là : Madame Rubino et ses enfants se rendaient à l'église pour assister au catéchisme. On passait par le chemin le plus court et pour cela on traversait le jardin, tandis que Jean, au contraire, sortait par la grande porte, du côté opposé. Cette manière de faire surprit tout d'abord et pour ainsi dire scandalisa la compagnie, mais ce scandale se changea bientôt en édification lorsqu'on vit le jeune précepteur arriver à l'église avec une troupe d'enfants qu'il amenait au catéchisme ; il agissait ainsi chaque dimanche. Ainsi se manifestait et se perpétuait la vocation de Jean Bosco pour les patronages.

(A suivre.)



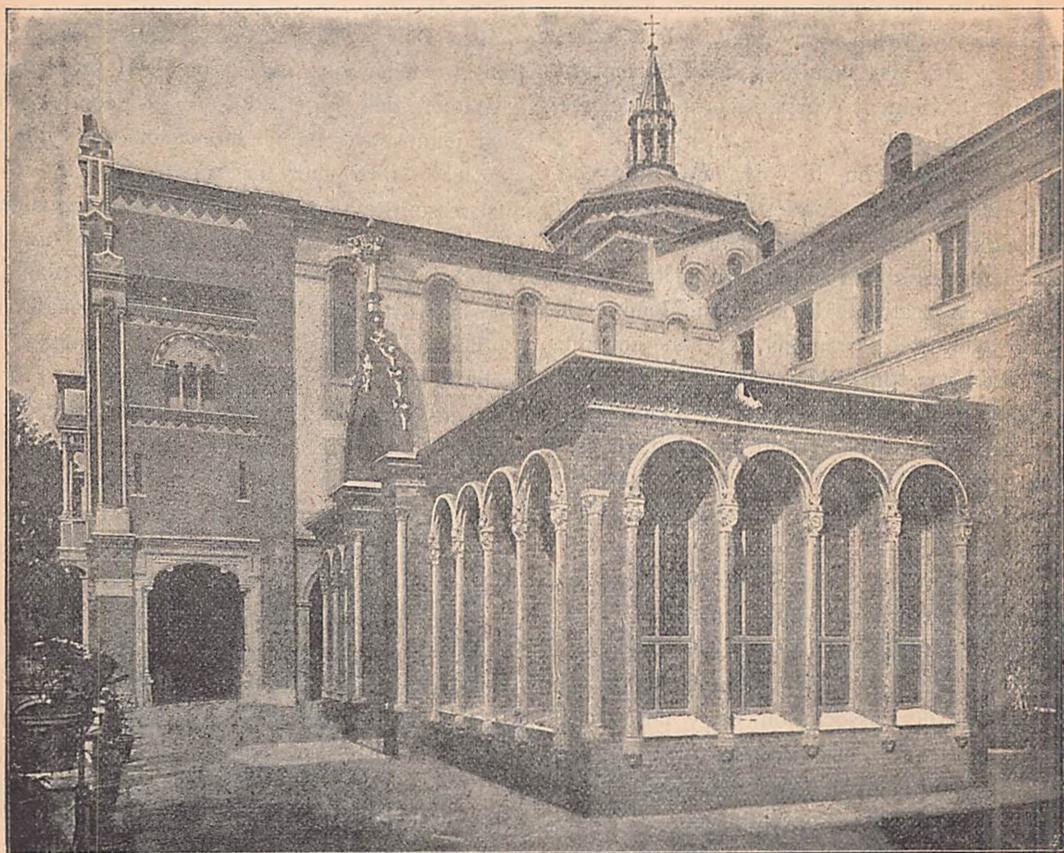
## L'anniversaire de la mort de Dom Bosco



C'ÉTAIT, il y a quelques jours, l'anniversaire de la mort de notre bon Père Dom Bosco. Oui, il y a déjà dix-sept ans que ses dépouilles vénérées furent l'objet d'un triomphe inoubliable, et, chaque année, la même date ravive, en l'accroissant, cette sym-

en raison des années qui nous éloignent du 31 janvier 1888.

Dom Bosco aima la France de toute la tendresse surnaturelle de son cœur sacerdotal. « Je suis français, moi aussi, s'écriait-il en recevant en 1880, les pèlerins qui se rendaient à Rome, je suis français non seulement en vous



Vue du Tombeau de Dom Bosco.

pathie, cette vénération, nous allions dire, cette dévotion! que la bonté, le sourire, la vertu de Dom Bosco obtenaient à son insu de tous ceux qui avaient une fois le bonheur de l'approcher! Singulier contraste avec ce qui se passe dans le monde; là, *passé* et *oubli* sont trop souvent synonymes; parmi nous l'attachement, l'affection, l'amour envers Dom Bosco grandissent

imitant dans vos pèlerinages, mais encore par les œuvres salésiennes que nous avons établies dans votre pays..... Bien des demandes m'ont été faites en Espagne, en Portugal, en Afrique et en Amérique, mais avant tout mes soins se porteront sur la France que j'aime d'un amour tout particulier. »

Et de fait de quelle touchante sollicitude

n'entoura-t-il pas notre pays, et quel bonheur pour lui d'y établir un peu partout des Maisons salésiennes !

Reconnaissons que de son vivant Dom Bosco goûta le charme et la consolation de sentir qu'on le payait de retour et il en eut des preuves qui lui permirent, grâce à l'inlassable dévouement de généreux Coopérateurs, de faire du bien à un grand nombre d'âmes. Nous pouvons dire qu'aujourd'hui encore, malgré le dur exil qui pèse sur ses fils, autrefois établis en notre beau pays, son tombeau exerce sur la France catholique et en particulier sur les Coopérateurs salésiens, une attraction puissante, irrésistible. Son vénéré successeur, notre bien aimé Supérieur Général, Dom Rua, le constate tous les jours en voyant le concours empressé que lui apportent ces fidèles Coopérateurs, désireux avec lui d'assurer un abri, du pain et l'enseignement aux petits exilés.

Nous avons la ferme assurance que le Seigneur, satisfait de son fidèle serviteur, lui a

donné le repos éternel. C'est là la parole que Léon XIII, d'immortelle mémoire, prononçait dans une audience qu'il accordait à Dom Rua : « Dom Bosco, du haut du paradis vous assiste et vous protège. » Que de cette place de choix qu'il occupe près de sa Madone, Marie Auxiliatrice, le bon Père continue de veiller sur ses Religieux et ses Religieuses, sur les nombreux enfants confiés à leurs soins dans les Oratoires et les Patronages, sur les Coopérateurs et les Coopératrices de l'Œuvre salésienne.

Et pour nous tous, ne nous contentons pas des prières que nous avons adressées au Ciel en ce jour anniversaire, mais demandons chaque jour à Notre Seigneur par l'entremise de Marie Auxiliatrice et du glorieux protecteur de la Société Salésienne, qu'il accroisse encore la gloire de Dom Bosco, qu'il veille sur la Société Salésienne, principalement en ces temps où une portion de notre famille est en proie à la tristesse et à la dureté de l'exil.

---

## LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DOM BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Dom Gusmano (Suite).\**

---

### Dans l'Équateur

---

#### A Quito — Dououreux souvenirs.

En parcourant Quito nous passons devant le *Protectorado*, œuvre encore due à Garcia Moreno et située au pied du merveilleux *Pichincha*.

C'est la meilleure école professionnelle de la ville et du pays, et nos lecteurs la connaissent déjà. Nos confrères la dirigèrent pendant plusieurs années, agrandissant les locaux et augmen-

tant le nombre des ateliers à tel point que cet établissement fut non seulement le premier de la capitale de l'Équateur, mais qu'il put rivaliser avec ceux de l'Europe. C'est là que les enfants connurent, par les meilleures méthodes, ce qui était nécessaire pour obtenir un diplôme et un poste honorable dans la société ; ils sortirent si nombreux que l'on n'eut pas à regretter les sacrifices. C'est là aussi que bon nombre d'orphelins et de pauvres petits abandonnés reçurent, avec l'éducation morale et religieuse, le pain qui les nourrit et surent apprécier le métier qui devait leur assurer plus tard une position. Que d'enfants y furent recueillis ; leur conduite promettait

(\*) Voir *Bulletin* d'octobre 1904.

beaucoup, et cela, grâce au *Protectorado* qui les arracha aux occasions du mal, à l'ignorance, à la paresse et à la misère. Comme preuve de la bénédiction de Dieu sur cette œuvre nous ne voulons retenir que le nombre toujours plus grand des élèves et la reconnaissance affectueuse et continuelle des anciens envers cette maison et leurs supérieurs. Ceux-ci, à la vue du bien opéré, et emportés par leur zèle, multipliaient leurs sacrifices, imaginaient de nouvelles méthodes pour l'instruction plus prompte des enfants. Cette œuvre, on le comprend bien, ne pouvait subsister aux yeux de l'ennemi de tout bien, et bientôt ce furent contre elle des accusations sans nombre : concurrence, nationalité étrangère, éducation confessionnelle, foyer de politique, etc. jusqu'à ce qu'éclata la révolution ; et dans la nuit du 24 août 1896, presque à l'insu du peuple, nos confrères, sans en connaître les motifs et sans pouvoir présenter leur défense, sont exilés et conduits pendant 40 jours, à travers mille périls, dans les forêts du Paylon. Les péripéties de ce voyage ont été décrites par D. Francesia dans son ouvrage : *Nos Missionnaires*. Les pauvres exilés arrivés à Guayaquil surent que le général Alfaro, celui-là même qui en ces tristes jours avait tout pouvoir de vie et de mort, s'y trouvait. Pleins de confiance dans le témoignage de leur conscience, mettant tout leur espoir en Dieu, ils se présentèrent en la personne de leur Supérieur devant le chef suprême. D. Calcagno était accompagné du capitaine de port et du Vice-consul d'Italie. Le général écouta tout d'abord avec assez d'attention, puis subitement nous accusa, mais bientôt s'inclinant devant les paroles de Don Calcagno et ne sachant comment justifier l'œuvre de ses émissaires, il mit fin à l'audience en regrettant qu'on n'ait pas pu s'entendre à Quito même et en promettant de rendre justice aux Salésiens. Don Calcagno partit pour Lima avec ceux de Quito ; ceux de Riobamba qui étaient déjà en route pour l'exil, furent rappelés et Dieu se servit d'eux pour continuer et conserver l'œuvre de Don Bosco dans la République consacrée au divin Cœur. A l'époque de la visite de Don Albéra, il y avait six maisons salésiennes, mais le *Protectorado* n'existait plus que de nom et allait dépérissant sous le rapport

des élèves et des ateliers. Dieu veuille que ce grand établissement recommence à remplir le but que s'était fixé en le construisant le héros de l'Équateur, Garcia Moreno.

#### Au nouveau Collège.

Notre nouvelle maison, appelée *de la Tola*, se trouve en face du *Protectorado*, aux pieds d'une autre colline : les Salésiens y ont édifié un petit collège où s'entassent 200 élèves distribués dans les classes ou dans les ateliers ; une modeste chapelle y fut aussi établie pour les besoins de la population qui réside dans ce quartier. Don Albéra pendant son séjour, bénit une tannerie, atelier peu connu avant l'arrivée des Salésiens. Le gouverneur de la ville et sa femme voulurent bien en être les parrains et joignirent à leurs éloges pour les Salésiens une généreuse offrande. Que Dieu daigne les récompenser de leur charité.

A Quito, la sympathie pour les Salésiens est grande et tout le monde veut concourir à la construction de la maison de la charité, comme on la désigne ordinairement. Celle-ci s'agrandit lentement, mais elle sera de dimensions assez grandes pour recevoir un plus grand nombre d'enfants abandonnés.

Don Albéra s'empressa de faire visite au saint François de Sales de l'Équateur, le doux et bon Mgr Gonzales qui fut toujours pour les Salésiens un vrai père, surtout pendant la révolution et aux jours d'exil. C'est aussi avec plaisir et affabilité que nous reçurent le Président de la République, le fils de Garcia Moreno et bon nombre d'autres personnes. Les Frères des Écoles Chrétiennes demandèrent à Don Albéra de venir célébrer la Messe dans leur chapelle, et après le Saint Sacrifice, ils lui présentèrent leurs 1300 élèves : deux d'entre eux lui lurent un compliment et le remercièrent du bien que leur procuraient les Salésiens en acceptant d'être leurs aumôniers et confesseurs.

Don Albéra était souffrant ; l'altitude de Quito produisait sur lui les mêmes effets qu'à La Paz. Il fallait donc partir au plus tôt d'autant plus que le 30 juin nous devions être à Guayaquil pour monter à bord du paquebot qui nous devait transporter en Colombie. Nous nous hâtâmes, en compagnie du directeur, de visiter à cheval notre

dernière maison du Pérou, l'ancien noviciat de Sangolqui, où une trentaine de novices se trouvaient dans la fameuse nuit de l'expulsion. Quel changement depuis cette époque mémorable !

De Quito nous nous dirigeons sur Guayaquil où après un assez long voyage tantôt à cheval, tantôt en chemin de fer, nous parvenons enfin au Collège. Nos confrères avaient préparé quelques enfants à la première Communion qu'ils reçurent des mains de Don Albéra. Le lendemain nous apprenions que le vapeur Colombie, qui devait nous conduire à Panama, était à quai. Nous faisons à la hâte nos préparatifs de départ, nous prenons congé de nos chers confrères, des enfants qui tiennent à nous accompagner au bateau, nous montons à bord et bientôt nous laissons loin derrière nous cette République de l'Équateur qui nous avait hospitalisé pendant près de deux mois et pour laquelle déjà la Pieuse Société Salésienne a fait de grands sacrifices, se souvenant de Don Bosco qui sur son lit de mort bénissait cette généreuse nation.

### En Colombie.

Le bateau anglais qui nous transportait en Colombie s'appelait précisément *Columbia*, nom qui nous rappelait le célèbre navigateur italien et nous semblait faire un acte d'hommage envers Christophe Colomb. La Colombie ne porte ce nom que depuis 1886, car on ne la connaissait jusqu'alors que sous le nom de Nouvelle-Grenade, Confédération de Grenade, États-Unis de Colombie. Cette République n'a pas seulement pris le nom de l'immortel Génois, mais elle en a encore recueilli les principes religieux : le gouvernement est officiellement et pratiquement catholique, et cela explique la lutte du mal contre le bien dans ce pauvre pays.

Le territoire de la Colombie est irrégulier en même temps que très varié. Ses seules limites naturelles sont la mer qui la baigne au nord et à l'ouest ; elle occupe la troisième place des Républiques de l'Amérique du Sud, par rapport à son étendue qui est de 1.330.870 kilomètres. La population dépasse quatre millions, de sorte que si elle a un territoire cinquante fois plus grand que la Belgique, sa population n'en atteint que les deux tiers.

Où allions-nous ? Vers l'inconnu ; nos lettres déjà vieilles de six mois étaient toutes demeurées sans réponse. Nous savions fort bien que la guerre civile continuait depuis trois ans, mais nous ignorions le sort de nos chers confrères et cette pensée attristait Don Albéra. La prudence lui conseillait de ne pas aller à Bogotà, mais son bon cœur l'y attirait. Nous espérions obtenir quelques nouvelles de l'évêque de Panama, si bienveillant pour les Fils de Don Bosco, et cinq jours après notre départ nous apercevions la ville de Panama où nous nous préparions à descendre. Le consul du Chili à Panama avec qui nous avions voyagé avait en effet insisté pour que nous nous arrétions en cette ville, nous avertissant qu'il se mettait à notre disposition pour nous montrer les travaux déjà achevés et ceux qui restaient à accomplir dans le fameux canal de Panama. Mais voici une nouvelle imprévue : si nous descendons à terre nous ne pourrions remonter à bord qu'après avoir subi une quarantaine. A la perspective de cette quarantaine dont nous connaissions déjà les charmes par une aventure semblable qui nous était arrivée peu de temps avant, je m'empresse de m'excuser auprès de l'évêque, le priant de vouloir bien nous adresser à Colon notre correspondance. Nous prenons alors le train, et, deux heures après, nous débarquons à Colon, ville moins bien partagée que Panama sous plus d'un rapport, mais jouissant, d'autre part, d'un meilleur climat. Ces deux heures de trajet nous parurent fort courtes, car nous les consacraâmes à regarder les travaux du canal, suspendus depuis bien des années. Tout le long de la voie on ne voyait que machines, outils et rails de toute sorte. Nous fûmes assez heureux pour rencontrer le délégué des États-Unis venu pour continuer les travaux que la Compagnie française avait commencés et pour en même temps conclure et signer les traités passés avec la Colombie, et cet habile ingénieur voulut bien nous donner les détails les plus complets et des plus intéressants sur cette œuvre gigantesque que ses compatriotes ne désespèrent pas de mener à bonne fin.

### A Carthagène— En route vers Baranquilla.

Parvenus à Colon nous nous faisons conduire

rapidement au port où déjà se faisait entendre la sirène du vapeur *Versailles*, appartenant à une Compagnie transatlantique française. Nous nous hâtons de monter sur le bateau sans même avoir le temps de prendre nos billets.

Carthagène, avec son vaste port sillonné en tous sens par une infinité de petites barques, semble toujours être la *Reine des Antilles* et bien que son commerce soit fort diminué, elle se voit encore visitée par de nombreux navires européens. Elle est reliée par un tronçon de chemin de fer à *Calamar*, située sur le fleuve Magdalena, et nous aurions voulu nous y rendre directement, tant pour gagner du temps que pour éviter de nouvelles dépenses, mais le vénérable archevêque, qui est l'insigne bienfaiteur des Salésiens nous en dissuada en nous disant que la semaine précédente les révolutionnaires avaient, à deux reprises, arrêté et pillé le train, faisant même plusieurs victimes. Nous disons notre messe, puis retournant à bord nous nous dirigeons sur Baranquilla, avec l'intention de nous rendre de là à Calamar. Pendant la traversée nous pouvons à loisir nous entretenir de ce pauvre pays et des tristes effets de la guerre civile, d'autant plus qu'au nombre des voyageurs se trouvaient plusieurs généraux Colombiens et entre autres le Général Tauco dont l'officier d'ordonnance était le fils même du Président de la République.

Les révolutionnaires qui agitent le pays en tout temps et en tout sens n'agissent que par petites bandes et ont à leur tête les hommes les plus audacieux et les plus cruels. Ils parcourent tout le territoire de la république et séjournent le plus souvent dans les forêts épaisses, se lançant sur les endroits et les gens qu'ils savent les moins défendus et où ils peuvent se livrer tout à leur aise aux scènes les plus odieuses. Pénétrer dans les maisons et les cases, les saccager et les détruire, en s'appropriant tout ce qu'ils trouvent à leur convenance et en brûlant ce qu'ils ne peuvent pas emporter, tels sont les faits quotidiens de ces hardis malfaiteurs. Il est impossible d'exprimer la triste impression que l'on ressent lorsque, pendant des journées entières, on traverse ces régions si désolantes, si désolées et il y a peu de personnes qui veuillent les parcourir, car la crainte de ces révolutionnaires est toujours grande. Incalculables

sont les tristes conséquences de cette guerre fratricide pour ainsi dire continuelle! On assure que dans la province de Santander il y eut en un seul combat, plus de 8000 morts. Un de nos compagnons de voyage nous disait : « Depuis le commencement de la révolution 37 personnes de ma famille sont disparues ; comment voulez-vous que je puisse être calme ? » La misère est arrivée à son apogée et il semble qu'on n'ait jamais rien vu de semblable dans tout le cours de l'histoire. Voilà où en est réduite une nation que la nature avait enrichie de tous les éléments de prospérité. Un climat tempéré, l'agriculture florissante, des mines de tous métaux, un commerce assuré, les produits les plus variés faisaient de la Colombie une République pour ainsi dire unique et qui n'avait rien à envier à ses sœurs américaines. Et maintenant tout cela a disparu, tout semble fini dans la vie du peuple Colombien.

C'est à Baranquilla que nous trouvons nos quatre premiers confrères de la Colombie ; ils sont à la tête de la paroisse Saint Roch, tiennent les écoles et cherchent à y établir un Patronage. Hélas ! en cette époque de variations successives, ce n'est guère possible, car même les enfants sont soldats. J'en ai vu qui n'avaient encore que douze ans et qui portaient un fusil plus haut qu'eux. Il n'y a pas de service militaire régulier en Colombie, mais en temps de guerre, au lieu des levées sous les armes, on voit des patrouilles de soldats du Gouvernement parcourant les chemins et les rues, et obligeant par serment au service relatif tous ceux qui leur semblent propres au service, et il faut ajouter qu'ils ne sont pas regardants sur ce point. Celui qui a quelque instruction et un peu d'audace peut être assuré qu'en peu de mois il deviendra capitaine et même quelque chose de plus. C'est là ce qui nous explique que dans les plus petits combats il y a parfois des huit et dix généraux tués et ceux-ci sont bien vite remplacés.

Baranquilla est une petite ville bien située et qui par sa position donne les plus belles espérances, et si le commerce pouvait avoir son libre écoulement, elle prendrait bientôt un grand accroissement. Nos chers confrères y sont généralement bien vus, et la population attend avec impatience que les travaux de la gracieuse église qu'ils construisent soient repris avec activité.

## Sur le Rio Magdalena.

### Les ennuis des moustiques.

L'état de santé de Don Albéra ne s'améliorait point et cependant nous continuâmes notre voyage, profitant d'un petit bateau à vapeur le *Lopez Penha* qui partait par Honda, car nous ne savions pas quand aurait lieu le départ d'un second. Nous voici donc sur le Rio Magdalena, le plus grand fleuve de la Colombie. C'est aussi le plus important car il est navigable sur une distance de 950 kilomètres. Nous navigâmes pendant 18 jours que je ne puis pas regarder comme les plus agréables, car sur de petits transports

comme celui sur lequel nous étions, on ressent les mêmes symptômes qu'en pleine mer ; puis les machines provoquent une chaleur insupportable et enfin les cousins nous font une guerre acharnée dans laquelle nous n'avons pas toujours l'avantage, tant ils sont nombreux, puisamment armés de leur dard piquant et désireux de nous ravir tout notre sang. C'est surtout la nuit qu'ils nous attaquent alors que le bateau s'arrête par manque d'eau, et bien que nous soyons munis de moustiquaires.

(A suivre.)



## COLOMBIE.

### La misère dans les lazarets.

Notre vénéré Supérieur Général a reçu de Dom Rabagliati de nouvelles lettres par lesquelles le bon missionnaire réclame aide et assistance pour ses pauvres lépreux. Nous en extrayons les passages suivants qui feront encore toucher comme du doigt la misère intense à laquelle sont réduits ces malheureux.

« Le nouveau Président, M. Raphael Reyes, a proposé d'établir une loi pour la fondation dans chaque Province de cette République d'un lazaret et pour l'entretien des lépreux qui y seront hospitalisés. Et cependant les nouvelles que je reçois des deux lazarets qui nous sont confiés

sont vraiment épouvantables. Depuis tantôt deux mois, m'écrit-on d'Agua de Dios, on a souffert au delà de ce que je saurais, de ce que je pourrais décrire. La famine est entrée dans presque toutes les familles. Beaucoup de ces pauvres lépreux ont dû se contenter d'une simple et très petite tasse de chocolat par jour. Les malheureux étaient contraints pour ne pas trop ressentir les étreintes de la faim, de demeurer jour et nuit étendus sur leur grabat, s'efforçant de dormir. Mais comment s'endormir pendant des semaines entières, alors qu'on a l'estomac vide. De plus, comme ils n'ont presque plus de couvertures, ils n'osent pas, par convenance, se mettre sur le seuil de leurs portes pour demander l'aumône. On n'avait pas encore jusqu'ici constaté de vols au lazaret, et voilà qu'on a fracturé le tronc des offrandes. Quelle misère révèle ce triste et honteux fait !

« La Supérieure des Filles de Marie Auxiliatrice m'envoie des détails encore plus navrants.

« Nous ne recevons plus rien depuis deux mois pour nos chers lépreux, et la famine règne en souveraine dans chaque case. En outre, il nous est arrivé ces jours derniers cinquante nouveaux malades et on nous en annonce cent cinquante autres que nous ne savons non seulement pas où loger, mais comment nous pourrions les rassasier et les couvrir, car ces derniers nous arrivent épuisés par la fatigue du voyage et presque nus. Comme cette situation dans laquelle nous les voyons nous fait mal ! Combien sont grands aussi leurs besoins spirituels. Beaucoup qui ont atteint l'âge de 20 ans ou 30 ans ne se sont jamais encore confessés et ne savent même pas qui les a créés. Un d'entre eux qui est mort, il n'y a que quelques jours, me disait, en entendant les diverses explications du catéchisme : « Ma sœur, je n'y comprends rien, car on m'a élevé comme tel animal, » et il prononçait le nom du plus immonde ! Qu'elles sont lamentables les scènes auxquelles nous assistons journellement !

« Je pensais qu'avec les quelques offrandes rapportées du Cauca je pourrais un peu remédier à ce triste état, mais on me prévient déjà qu'au bout de huit jours tout sera épuisé et qu'il faudra recommencer. Je lis dans un journal de ce jour la nouvelle suivante : « Dix lépreux qui s'étaient enfuis d'un lazaret voulaient entrer sur les terres de la province voisine, mais les gardes, par ordre des autorités, s'y sont opposés, car c'était jour de marché. Alors les lépreux brandissant leurs *machete*, (petites haches) et leurs couteaux se sont lancés sur les gardes qu'ils ont blessés gravement et comme le chemin était libre, ils ont pénétré sur le terrain défendu ! » Le motif de leur fuite n'est pas difficile à deviner : c'est la terrible faim. Et ces fuites sont fréquentes, je pourrais dire qu'elles sont quotidiennes. Non seulement la faim est terrible pour les moins malades, mais encore pour les plus faibles ! La route qui conduit à Agua de Dios est depuis quelques jours couverte de ces malheureux dont beaucoup échappent à la vigilance des gardiens et s'enfuient çà et là.

« Un médecin de Bogotà me disait hier même que dans cette seule ville il y a au moins mille lépreux, et beaucoup de ces infortunés n'osant se faire voir de jour profitent des ténèbres de la nuit pour aller solliciter l'aumône.

Et notre bon missionnaire conclut ainsi : « Vous allez me dire, bien cher Père : La guerre est finie depuis deux ans ; comment se peut-il faire que de tels faits si douloureux se produisent encore ? — Je vous réponds : Oui, la guerre a cessé mais ses conséquences durent et dureront longtemps. En voulez-vous une preuve ? Le change est encore à *dix mille pour cent*. D'où l'on peut constater le prix des choses les plus nécessaires à la vie, tout particulièrement la toile et les étoffes qui viennent de l'étranger. Oh ! mille fois maudites ces guerres qui causent tant de ruines dans ces pauvres République du Sud-Américain et bien malheureux ces infortunés lépreux qui sont les premiers et les derniers à en supporter les conséquences. Que les âmes charitables se laissent toucher et m'envoient quelques offrandes pour ces amis disgraciés.

Dans le courant d'octobre je me rendrai à Carthagène pour y traiter de la fondation d'un lazaret sur la Côte, et de là à Panama où je suis appelé dans le même but par les Autorités de cette ville.

Bénissez-moi, cher et vénéré Père, et croyez-moi votre tout dévoué enfant en N. S.

D. EVASIO RABAGLIATI  
Prêtre.

---



## BRÉSIL (Matto-Grosso)

(Lettre de Dom Balzola).

Bareiro (Cuyabà), Colonie du Sacré-Cœur de Jésus,  
1.er août 1904.

*Très vénéré Père,*

Vive le Sacré-Cœur de Jésus ! Quand ma lettre vous parviendra, vous aurez déjà reçu de nombreuses nouvelles de cette Mission de la bouche même de notre bien-aimé Inspecteur Don Malan. Il me semble cependant que vous vous réjouirez d'apprendre ce qui c'est passé dans la Colonie pendant une absence que j'ai dû faire et qui a duré près de 40 jours.

Grâce à Dieu tout y va régulièrement. Comme vous l'avez su, la visite de notre cher Inspecteur

fut vraiment providentielle et au point de vue spirituel et au point de vue matériel, comme il nous fut également providentiel de conduire à Cuyabá le jeune indien *Michel Magon*, qui atteint ses 14 ans, car les Autorités de cette ville et les personnes notables ont pu constater *de visu* l'intelligence de ces indiens et leurs aptitudes à acquérir une éducation chrétienne en même temps que civilisée.

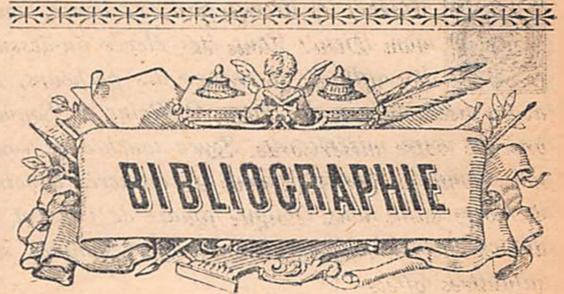
Après avoir pendant quelques jours vécu dans cette douce atmosphère, au milieu de très chers confrères et ayant réussi à obtenir quelques secours je retournai à notre Colonie. Hélas ! tout en marchant j'appris que attristés de mon retard presque tous les indiens avaient abandonné le campement. Je pensai qu'il ne me serait pas difficile de les y ramener, mais au fond, ce départ m'était pénible, car je voyais déjà approcher le moment où je pourrais préparer le terrain pour la semence. Quoi qu'il en soit, le Sacré-Cœur saura tout disposer pour sa plus grande gloire et le bien des pauvres enfants de la forêt. Ces bons amis avaient simplement profité de mon absence pour prendre un peu de leur liberté ancienne, et s'en aller pendant une quinzaine de jours à la pêche, mais sans s'écarter de la station télégraphique. Lorsqu'ils surent que j'allais arriver, ils revinrent immédiatement à la Colonie où ils rentrèrent un jour avant moi. Je m'imaginai trouver le village désert, et tout au contraire, à ma grande consolation, je le constatai bien peuplé et je fus bientôt entouré de tous ces braves gens. Le lendemain tous se présentaient pour déboiser et aplanir un morceau de forêt-vierge et le convertir en plantation.

Quelques jours après, nous recevions la visite du directeur des télégraphes du Matto-Grosso, M. Elias Machado, toujours prêt à nous aider en tout ce qu'il peut. Il travaillait en ce moment à approprier une route le long de laquelle passait le fil télégraphique et il nous cèda environ 35 kilomètres de cette route qui devait avoir 20 mètres de largeur. Par ce moyen, nos pauvres indiens parviennent à gagner quelque chose ; ils s'habituent de plus en plus au travail et ainsi se rendent utiles à leur nouvelle patrie. Comme vous le voyez, bien cher Père, nous cherchons tous les moyens pour venir en aide à ces malheureux,

mais les occasions font souvent défaut. Tout doit nous venir de la Divine Providence qui, nous en sommes certains, saura bien toucher le cœur de nos généreux Coopérateurs. Que Marie Auxiliatrice continue à nous assister dans cette difficile mais si importante mission, afin que nous puissions y sauver beaucoup d'âmes.

D. BALZOLA

Prêtre.



ÉTUDES — 5 novembre 1904 : De la séparation de l'Église et de l'État, *Hippolyte Prétol*. — Un bloc de martyres sous la Révolution. — Les seize carmélites de Compiègne, *Henri Chérol*. — Le Congrès de Lyon et l'école libre de demain, *Joseph Burnichon*. — La séparation jacobine (1794-1800), *Paul Dudon*. — Saint François Borgia. — II. L'homme d'État. — Le vice-roi, *Pierre Suau*. — Notes de littérature biblique, *Jean Calès*. — Bulletin scientifique, *Auguste Bellanger*. — Correspondance. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 novembre 1904 : Le Protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient, *Un prêtre romain*. — Le Congrès de Ratisbonne et l'influence catholique en Allemagne, *Léon Sæhlin*. — Quelques précisions sur la révélation et le dogme dans leurs relations avec le progrès, *Maurice de la Taille*. — Les seize carmélites de Compiègne, martyres de la Révolution, *Henri Chérol*. — Les Congréganistes hors du Séminaire, *Joseph Brucker*. — Bulletin philosophique, *Lucien Roure*. — Les Églises orientales. — A propos de quelques publications récentes, *M. d'Herbigny*. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 5 décembre 1904 : Jubilé de l'Immaculée-Conception (1854-1904), *Victor Delaporie*. — L'histoire d'un dogme, *Jean Bainvel*. — La Vierge Marie dans l'Islam et le Coran, *Joseph Goudard*. — Le « votum Bellarmini » sur l'Immaculée-Conception, *X. M. Le Bachelet*. — La Sainte Vierge dans l'œuvre de Saint François de Sales, *A. de Beccelière*. — Vraie représentations de Notre Dame de Lourdes, *Joseph Léonard*. — Allocution du Souverain Pontife au consistoire du 24 novembre 1904. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 décembre 1904 : Le Sacre de l'empereur, *Paul Dudon*. — Saint François de Borgia. — II. L'homme d'État. — Le vice-roi, *Pierre Suau*. — La Séparation, déclaration de guerre à l'Église, *Hippolyte Prétol*. — Les seize carmélites de Compiègne, martyres de la Révolution, *Henri Chérol*. — Bulletin de théologie russe, *Antoine Valmy*. — Livres d'étrennes. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine. — Table du Tome 101. — Tables de l'année 1904.



## Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice



*Marie! O Vierge par excellence, toujours pure, toujours immaculée! O Mère de mon Dieu! Vous êtes élevée au-dessus de tous les Saints; vous êtes la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, l'espérance des justes: c'est par vous que nous avons accès auprès de Dieu. O Reine et Souveraine des Anges! ouvrez-nous un asile entre les bras de votre miséricorde. Soyez touchée de compassion pour nous et pour nos misères. Nous nous sommes donnés à vous et consacrés à votre service. Ah! ne permettez pas que l'ennemi de notre salut nous éloigne jamais de vous et de votre divin Fils, pour nous précipiter dans les abîmes éternels. Vierge Sainte, nous sommes sous votre protection, faites-nous en ressentir les salutaires effets.*

Une personne de ma famille se trouvant en danger imminent de mort, le médecin nous dit de l'en avertir et de la préparer, parce qu'elle pouvait passer de vie à trépas d'un moment à l'autre. Il y avait 25 ans que le pauvre malade ne s'était pas confessé, et il était très difficile de lui parler de cet acte. Dans cette critique circonstance, j'invoquai Marie Auxiliatrice et je la suppliai de me donner le courage d'en entretenir le malade. J'avertis donc le plus délicatement possible l'infortuné, et grâces soient rendues à la Madone de D. Bosco, mon cher parent reçut bien cette communication. Il voulut aussitôt se confesser, et sa mort fut vraiment édifiante.

Brest, 11 décembre 1904.

J. E.

\* \*

Voyageant de Buénos-Ayres à Lisbonne, alors que nous nous trouvions près des côtes du Brésil et en pleine mer, nous fûmes surpris par une furieuse tempête qui nous poursuivit pendant trois jours consécutifs. Les vagues menaçantes passaient par dessus bord, et dans les coups de roulis, le grand mât touchait presque à la mer, le vent mugissait avec violence tandis que de nombreux éclairs se croisaient dans l'espace et que l'eau du ciel tombait à torrent.

Les embarcations, les bouées et les ceintures de sauvetage étaient déjà prêtes, mais c'était précaution inutile, car nous nous trouvions au milieu d'une des luttes les plus horribles que les éléments se livrent entre eux.

Sur tous les visages on lisait l'angoisse, la terreur et le désespoir et on attendait le terrible et fatal dénouement.

Me voyant perdu sans ressources, je me rappelai de ma bonne Mère, et comme un naufragé qui saisit une planche, je m'adressai à Marie Auxiliatrice avec confiance et je promis de publier ce témoignage de reconnaissance si nous échappions à cette tempête. Le quatrième jour la tourmente s'apaise, le soleil resplendit et nous pouvons continuer paisiblement notre long voyage. J'offre ma filiale reconnaissance à Marie et je tiens ma promesse en publiant ces lignes.

Navarrette (Espagne), 21 novembre 1904.

D. L.

\* \*

Me trouvant en présence de difficultés insurmontables pour l'engagement d'un procès, j'appelai à mon aide Notre Dame Auxiliatrice, lui promettant pour les Œuvres salésiennes la somme de cent francs en plusieurs paiements si j'obtenais le résultat désiré. Peu à peu survinrent des secours *absolument providentiels*

qui rendirent la cause presque facile, et enfin, après un an d'attente, je reçus complète satisfaction, le 24 mai 1904, jour même de la fête de Notre Dame Auxiliatrice. La Mère aimante et bien-aimée envoyait elle-même le témoignage de sa puissante protection. Je l'assure de ma plus filiale reconnaissance.

Rouen, 1er décembre 1904.

C. M.

\*  
\*\*

J'avais promis de faire célébrer une Messe en l'honneur de Marie Auxiliatrice et à son autel si j'obtenais un arrangement entre un frère et une sœur et l'insertion de cette grâce dans le *Bulletin*. J'ai été exaucée; je vous envoie 2 francs pour la Messe et 0,50 cent. pour vos Œuvres.

Tréguier, novembre 1904.

M. D.

\*  
\*\*

Nous avons de grande inquiétudes pour la vie d'une jeune mère et de son petit enfant. Comme toujours dans les cas difficiles, nous avons promis d'envoyer une petite offrande avec nos actions de grâces au *Bulletin* et nous avons attendu avec une ferme confiance une nouvelle preuve de la protection de Marie. Tout s'est passé aussi bien que possible, et je me hâte d'accomplir ma promesse en recommandant à vos prières ces deux vies qui nous sont si chères et toutes nos autres intentions.

Lyon, 1er décembre 1904.

X.

\*  
\*\*

Amour et reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour le succès de deux examens. Ci-joint la somme de 6 francs pour une Messe en l'honneur de cette bonne Mère.

Tarascon, décembre 1904.

M. B.

\*  
\*\*

J'affirme que depuis trente ans déjà j'ai obtenu de nombreuses grâces chaque année, et plus particulièrement en 1904, de Notre Dame Auxiliatrice par l'intermédiaire de Dom Bosco dont j'ai été l'élève et le protégé. C'est pourquoi j'offre la petite somme de dix francs

pour remercier ces deux grands bienfaiteurs et leur demander de me continuer toujours leur protection.

Avas, 15 novembre 1904.

J. B. H. B.

\*  
\*\*

L'année dernière, à l'époque de la rentrée au collège, mon frère se trouvait extrêmement tenté de découragement et de dégoût de poursuivre ses études; toute la famille en était fort affectée et craignait pour le jeune homme une défaite fatale, car elle aurait gravement compromis sa vocation et brisé son avenir.

Dans notre détresse morale nous eûmes l'heureuse pensée de le recommander instamment à la Vierge Auxiliatrice, et nous promîmes en même temps de faire publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*, si nous l'obtenions. Oh bonté toute puissante et vraiment maternelle de Marie Auxiliatrice! Dès ce moment, peu à peu, mais sensiblement, le calme se fit dans cette jeune âme; des lumières et des dispositions toutes nouvelles prirent la place des ténèbres, des dégoûts et des luttes précédentes, et j'ai maintenant le bonheur de vous annoncer que ses études se poursuivent avec grande satisfaction et bonne volonté de sa part, et à l'entière joie de nous tous.

Amour, reconnaissance et gloire éternelle à la Madone de Dom Bosco.

Châtillon (Aoste), 24 décembre 1904.

A. A.

\*  
\*\*

J'étais tombé dans un état d'inquiétude terrible; j'ai fait une neuvaine à Notre Dame Auxiliatrice et Elle m'a rendu la paix. J'avais recommandé à cette bonne Mère une élection; Elle m'a exaucée et tout s'est passé sans aucun incident déplorable. Ci-joint deux francs pour une Messe à Notre Dame Auxiliatrice afin de lui recommander les études d'une jeune homme.

Mayenne, novembre 1904.

*Une âme reconnaissante.*

\*  
\*\*

J'étais atteint depuis plus d'un an d'une maladie grave et, malgré tous les soins qui

m'étaient prodigués, aucun changement ne se manifestait. Je me rendis alors à Arezzo près d'un de mes parents. Là, on me conseilla d'aller à Florence, mais dans cette ville un docteur renommé m'avoua sincèrement que l'on aurait déjà dû faire une opération actuellement impossible, étant donné la gravité du mal. Je revenais donc découragé chez moi lorsque à Ancône, deux médecins que je consultais offrirent de m'opérer tout en m'avertissant qu'il pourrait s'en suivre de fâcheuses conséquences. J'entendis les mêmes paroles à Bologne et il est facile de s'imaginer ma tristesse et mon état lorsque je rentrais à la maison. Or, voilà qu'un de mes amis me rendant visite me présenta quelques numéros du *Bulletin salésien* et me pria de les lire. Touché des grâces et des faveurs que j'y voyais inscrites, je fis vœu d'aller au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice et d'y déposer une offrande, si la bonne Mère m'accordait la guérison. Oh! puissance de la Madone de Don Bosco! Il y a déjà plusieurs mois que je suis complètement rétabli et que j'ai pu accomplir

mes promesses, mais ma reconnaissance durera éternellement. Gloire à Marie Auxiliatrice.

Ortona, 12 octobre 1904.

F. A. M.

\* \* \*

C'est grâce à Marie Auxiliatrice à laquelle je m'adressai, que je suis complètement guérie, et je tiens à lui manifester publiquement dans le *Bulletin salésien* mon immense reconnaissance.

Fabrègues, septembre 1904.

J. S.

*Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.*

Brissogne (Aoste): M. S. 50 fr. pour grâce reçue.

Hyères: A. R. 30 fr. situation difficile améliorée.

Cecalecco di Terni: M. M. 10 fr. pour grâce reçue.

Flassigny: G. J. 30 fr. en remerciements.

Saint-Nazaire: 1 fr. guérison obtenue.

Anonyme: 20 fr. pour guérison.

Chesnais-Auboncourt: P. T.: 10 fr. pour grâce reçue.

---

---

## CHRONIQUE SALÉSIENNE

---

---

**MADRID — L'Œuvre de Dom Bosco à Madrid.** — Bien peu nombreuses sont les personnes aisées de la ville qui connaissent à fond ou du moins qui ont entendu parler d'une des institutions les plus providentielles que l'esprit chrétien ait produites à notre époque, c'est-à-dire, de la Congrégation salésienne, œuvre merveilleuse d'un apôtre de la charité au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'immortel Dom Bosco. Et cependant les fils de Dom Bosco, de cet homme extraordinaire, héritiers de son esprit d'abnégation et admirables continuateurs de son entreprise, embrasés comme lui de l'amour des abandonnés, ont, depuis quelques années déjà, répandu sa doctrine salutaire, ses enseignements et ses bienfaits sur un grand nombre d'enfants malheureux, appartenant à la classe inférieure des faubourgs les plus pauvres de Madrid. Celui qui a passé quelque-

fois par la Ronda de Atocha a pu entendre les cris de joie de centaines de voix d'enfants qu'on perçoit de très loin et qui sortent d'un édifice bien modeste désigné par le n<sup>o</sup> 17.

Poussés par la curiosité les pauvres gens des environs se demandaient quelle était cette maison et ce que ces gamins y faisaient. Bientôt il fut notoire que les humbles Salésiens y recevaient à bras ouverts tous les enfants du peuple, dépourvus de moyens d'instruction et d'éducation religieuse pour même leur apprendre, avec le temps, un métier et en faire d'honnêtes citoyens.

Il est inutile de dire qu'à peine quelques semaines s'étaient écoulées, ni les salles étroites du local improvisé, ni la vaste cour ainsi que le terrain annexe, ne suffisaient plus pour accueillir les enfants dont le nombre allait toujours croissant. Avec beaucoup de tristesse, les

charitables fils de Dom Bosco furent obligés de repousser les demandes répétées et lamentables de centaines de mères qui sollicitaient en faveur de leurs enfants le bonheur d'être dirigés par des religieux si exemplaires, remplis d'un zèle si affectueux et dont le seul but est de régénérer les déshérités de la fortune.

Pour bien comprendre la sympathie intense que l'Institut salésien a éveillé parmi les ouvriers, même les plus hostiles au clergé, il suffit de regarder de près (ainsi que l'a fait celui qui écrit ces lignes) l'incroyable transformation qui s'est opérée en si peu de temps dans l'esprit des enfants, grâce à la patience et à la douceur inaltérable de tels maîtres. Mêlés avec eux aussi bien aux heures des jeux bruyants que dans le temps de l'étude, ils savent gagner les cœurs par leur maintien, leur sollicitude et la manière si bien ordonnée de traiter ceux qui leur sont confiés. Il arrive très souvent de voir de malheureux petits enfants sortis du ruisseau, qui étaient, il n'y a que quelques mois, un sujet de scandale pour les voisins par leur langage et leur effronterie insupportables, convertis en véritables modèles de soumission, d'obéissance et de douceur. On peut dire qu'ils sont déjà nombreux les cas où l'on a constaté que de pauvres enfants avaient apporté à leurs familles le germe de la réhabilitation morale. Ce qui se passe à Madrid s'effectue de la même sorte un peu partout, et naguère encore nos chers Coopérateurs de France pouvaient le constater dans chacun des Oratoires ou Patronages élevés dans notre chère patrie. Continuons à prier, à nous intéresser au sort matériel et spirituel de l'enfance pauvre et abandonnée et pour cela coopérons de toutes nos forces à l'Œuvre de Dom Bosco.

**ORAN — L'Immaculée-Conception fêtée par la jeunesse.** — Les jeunes gens de S. Louis ont tenu à honneur de célébrer, à leur juvénile façon, la Vierge Immaculée.

C'est par une retraite fervente qu'ils ont disposé leurs cœurs à fêter Marie. Il faisait bon voir ces ouvriers et employés venir, soit de bon matin, soit le soir, après une journée laborieuse, se grouper au pied de l'autel pour y entendre traiter de leurs intérêts les plus graves et renouveler leur provision de courage en vue des saintes luttes.

M. le Chanoine Millot, vicaire général, qui continue à faire des œuvres de jeunesse son œuvre de prédilection, avait accepté avec em-

pressement de célébrer la messe de Communion générale qui eut lieu à la crypte de la Cathédrale, toute remplie par les jeunes gens et les enfants. Pendant la messe, deux voix bien connues rendirent avec expression un *Tota Pulchra es* de Gounod et le cantique *La Croix et l'Hostie* de Thibault. Au moment de la Communion, la Sainte Table fut pieusement envahie, avec, parmi eux, deux jeunes apprentis de 14 et de 17 ans, qui s'en approchaient pour la première fois. Quand il eut achevé le Saint Sacrifice, M. le Vicaire Général procéda à la réception dans la *Pieuse Union du Cœur de Jésus* de deux jeunes gens auxquels il donna la médaille-souvenir, sur laquelle est gravé le nom du récipiendaire.

Dans une allocution vive, alerte, émaillée de traits appropriés, M. le Vicaire général entretient son jeune auditoire sur la question si importante des résolutions de retraite : « Soyez résolu, soyez confiants. » Il leur rappelle le mot de Mgr Caverot à ses prêtres à la fin d'une retraite pastorale ; « Écrivez à la suite de vos bonnes résolutions ces deux pensées : 1° J'y manquerai souvent : 2° Je ne me découragerai jamais. »

Comme toute fête de jeunes gens chrétiens et, partant, joyeux, celle de l'Immaculée-Conception ne pouvait se terminer sans quelques bons moments de récréation. En effet, vers les 9 heures du soir, le paisible village d'Echmüllh était mis en émoi par les échos d'une joyeuse fanfare dont les accents semblaient partir d'une maison voisine de l'église. C'est là que les jeunes gens s'étaient donné rendez-vous pour une séance amusante dont ils furent successivement acteurs et spectateurs.

Marie Immaculée fut acclamée par des voix fraîches et sonores. Des chansonnettes et des monologues désopilants excitèrent la plus franche gaîté. Après la prière du soir et quelques avis donnés par le Directeur, on se répandit dans l'étroite cour où fut tiré un très joli feu d'artifice.

Cette fête ne sera pas la dernière; de longs jours encore nos jeunes gens se promettent, malgré l'orage, de tenir haut et ferme le drapeau sacré de la foi invincible, de la franche piété et de la sainte allégresse.

**MERS-EL-KÉBIR (Oran).** — Le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été célébré ici de la manière la

plus solennelle. La cérémonie du 8 décembre s'ouvrit par la bénédiction d'une bannière richement brodée par les dévouées Sœurs de Marie Auxiliatrice, portant en exergue, en lettres d'or, d'un côté: *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis*; de l'autre: *Ave Maria*. Aussitôt après commença la messe à deux voix de *Meluzzi*, chantée par un chœur de soixante jeunes filles. À la communion, plus de 350 personnes s'approchaient de la Sainte Table. À deux heures et demie, les vêpres, suivies de la réception de 7 enfants de Marie, de 9 aspirantes et de la consécration des Enfants à Marie Immaculée. La procession se formait aussitôt après, composée de plus de 1200 fidèles. Quatre des jeunes filles admises quelques instants auparavant dans la Congrégation des Enfants de Marie portaient sur leurs épaules la statue de la Vierge Marie Auxiliatrice, encadrée par de nombreuses porteuses de lampadaires. À six heures du soir l'église et la plupart des maisons du village étaient illuminées, malgré un vent violent, et enfin à 7 heures et demie, sur le perron de l'église, un joyeux feu d'artifice était tiré en l'honneur de l'Immaculée.

**NYONS (SUISSE) — Une Œuvre providentielle.** — Comme nos chers Coopérateurs ne le savent que trop, toutes les institutions de Dom Bosco établies en France ont été obligées de fermer leurs portes et de voir disparaître en un jour l'objet du zèle et de la charité religieuse.

Cette intéressante organisation dut trouver en dehors de la France si affligée un refuge pour sauver les éléments les plus dignes d'intérêt et de pitié.

C'est avec un réel bonheur que nous apprenons qu'un Orphelinat, dû à l'initiative d'un comité-ami de nos œuvres, vient d'être fondé non loin de Genève et de Divonne-les-Bains, à *Nyons* (Suisse), pour y recevoir avec des enfants pauvres des départements voisins les chers petits exilés. Ceux-ci bénéficieront là encore de la générosité de ceux que leur jeune cœur aime et que leurs lèvres reconnaissantes appellent du nom de « nos bons parents. »

Agreablement placée dans un des sites les plus charmants de la Suisse française, sur le bord du lac de Genève et en face du Mont Blanc, cette maison de charité possède avec une excellente direction toutes les conditions d'hygiène et de beauté du paysage.

L'œuvre reçoit les enfants depuis l'âge de

quatre ans. L'instruction donnée par des professeurs éprouvés comprend tout l'enseignement primaire, l'étude d'une langue étrangère (anglais ou allemand), la musique vocale et le dessin. Cette instruction primaire achevée, les enfants peuvent s'adonner à l'horticulture (théorie et pratique). Ceux en qui l'on découvre le goût et l'intelligence nécessaires sont poussés vers les études secondaires, ou bien, au gré des bienfaiteurs ou des tuteurs, sont placés dans des écoles professionnelles pour y continuer leur éducation.

Le comité de ces vaillants Catholiques, s'inspirant du système d'éducation du serviteur de Dieu, Dom Bosco, si apprécié depuis plus de cinquante ans dans le monde entier, et si riche en bons et solides résultats, ont appliqué dans cette Œuvre ce caractère d'esprit de famille qui tend à développer de bonne heure dans le cœur des enfants, des habitudes d'une piété franche et spontanée, le goût du travail et une filiale confiance envers ceux qui les élèvent.

Ce n'est pas sans une vive impression qu'un éminent ecclésiastique de Paris, à la fin de ses vacances en Suisse, vit ces jeunes enfants au front radieux, au regard bien franc, l'entourer et lui prodiguer les marques les plus affectueuses de leur sincère reconnaissance. « Ils n'ont, écrivait-il à son confrère et ami, chargé de la direction spirituelle de l'Institut, ils n'ont rien perdu de leur gaieté parisienne et de leur bon cœur bien français. »

Nous formulons des vœux ardents pour cette œuvre amie. Que la Vierge Auxiliatrice des orphelins récompense au centuple les chers bienfaiteurs qui, à la vue du dévouement personnel du Comité organisateur et des Dames chargées des soins maternels à donner aux enfants, voudront les encourager par leurs prières, leurs offrandes et la recommandation de nouveaux petits protégés. C'est là une manière efficace de prouver toute leur sympathie et leur confiance envers cette œuvre providentielle, si digne d'intérêt.

Pour tout envoi de dons ou pour demandes de renseignements concernant les admissions on peut s'adresser à Mme la directrice de l'Institut Charlemont, Nyons (Suisse), au bureau de l'« Écho de Fourvière », 26, Place Bellecour, Lyon, où à M. l'abbé Bologne, 9, rue de Montparnasse, Paris.

**LA NAVARRE-SAMPIERDARENA (ITALIE)** — Les bienfaiteurs de la Maison de La Navarre ont ap-

pris tout récemment que le « *Messenger des Orphelins* », qui depuis tantôt trois ans leur était adressé et leur portait directement des nouvelles de leurs petits protégés, avait cessé de paraître et qu'il serait désormais remplacé auprès de tous par le *Bulletin Salésien mensuel*, organe de la pieuse Union des Coopérateurs. Tous comprendront par là même que si l'œuvre qu'ils aimaient tant et à laquelle ils s'intéressaient si généreusement,

varre voudront encore leur faire le même bien en Italie, en même temps qu'ils seront encore plus spécialement Coopérateurs de la grande œuvre de Dom Bosco. C'est qu'en effet tous ceux qui par la plume, par la parole ou par des offrandes, s'intéressent à ces orphelins pauvres et abandonnés, sont par là même des auxiliaires, des Coopérateurs Salésiens et jouissent des immenses avantages spirituels accordés à cette



Les petits exilés de La Navarre à Sampierdarena.

n'existe plus sur la terre de France, elle n'en est pas moins bien vivante là où il a plu à la divine Providence de la transporter pour un temps court, nous l'espérons fermement. Or notre bon Père, Dom Rua, Supérieur Général de la Pieuse Société Salésienne, a voulu, dans son amour pour la France et sa paternelle affection pour ses Benjamins, que ces derniers et leurs petits frères du Midi de la France s'établissent à Sampierdarena. C'est là qu'ils sont au nombre de près de cinquante, heureux de marcher sous la direction de leurs anciens maîtres dévoués, dans le sentier de la piété et de la science. C'est la Navarre en petit, c'est un coin de France à l'étranger. Les bienfaiteurs de la Na-

pieuse Union.

Les petits orphelins de Sampierdarena se présentent eux-mêmes dans le *Bulletin Salésien*, leur nouvel organe, dans un groupe photographique et renouvellent à leurs bienfaiteurs leurs souhaits sincères et reconnaissants de bonne et sainte année en même temps que l'assurance de leurs prières les plus ferventes.





## Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

### VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

#### CHAPITRE XXXVIII.

(Suite).

Nos voyageurs après trois heures de voyage quittèrent le Paraná pour entrer dans le fleuve Paraguay. Ils employaient le temps libre que leur laissaient les pratiques de piété, à contempler sur la droite les agréables et riches paysages de la République du Paraguay, tandis que sur la gauche ils apercevaient l'interminable et affreux Chaco. Longeant les rives du fleuve, ils cherchaient du regard à travers les branches d'arbres qui effleuraient l'eau, les têtes inintelligentes des énormes crocodiles recherchant le soleil à la surface; ces hideux amphibiens, nombreux dans ces parages, se tiennent immobiles, les yeux ouverts, et semblables à des statues de granit. De nombreux coups de fusil partaient bien du bord, mais sans les toucher et ils ne s'en émouvaient pas, gardant leur immobilité et continuant à regarder aussi fixement qu'auparavant.

Le Paraguay et ses affluents en sont remplis, et leur présence rend très dangereux et les descentes à terre et les baignades dans ces fleuves. L'excellent capitaine Noceti raconta à Monseigneur comment, il n'y a que quelques années, il avait à bord le fils d'un de ses amis. A une certaine heure de la journée où la chaleur était vraiment accablante, le jeune homme profitant d'un moment où le bateau s'immobilisait par manque de vent, se dépouilla rapidement de ses vêtements, descendit la petite échelle de corde fixée au bastingage et se précipita dans le fleuve pour s'y baigner et se rafraîchir.

Malheureux imprudent! Il n'avait pas encore plongé sous les eaux qu'on entendit tout à coup un horrible cri; tous les matelots se précipitèrent sur le gaillard d'arrière et ils le virent s'agiter, se tordre sous les effrayantes mâchoires d'un énorme crocodile. Le capitaine braquant sa carabine visa et fit feu. Le monstre coula mais l'infortuné jeune homme était mort. Au moins, s'écria-t le capitaine, nous avons pu l'enterrer en terre ferme, mais quelle triste consolation pour les parents désolés!

On voyait çà et là de petites îles qui offraient un spectacle enchanteur avec leurs plantes vertes aux larges feuilles. Le fleuve les charriait à sa suite, et elles sont en telle quantité qu'avant peu de temps réunies elles formeront comme une vaste prairie toute couverte de verdure. Le vapeur stoppa pendant quelques heures à Humaitá, premier village du Paraguay, puis à Villa del Pilar. Lorsque le bateau reprit sa marche, Monseigneur et ses compagnons de voyage purent à loisir admirer les beautés renfermées dans ces îlots de grandeur différente ou assister aux manœuvres fatigantes de l'équipage lorsque le bateau venait à échouer sur le bord sablonneux de ces îles. Chaque fois que celui-ci s'arrêtait, Monseigneur en profitait pour étudier le caractère et les mœurs des habitants, surtout s'il se trouvait en présence de sauvages. En observateur intelligent il examinait la faune, la flore, l'ethnographie du pays et tout ce qui lui semblait de quelque utilité pour la science et les Missions. Il se servait dans ses conversations, dans ses prédications, de toutes les connaissances qu'il avait acquises, il savait en tirer des conclusions morales et il invitait ses auditeurs à bénir ce Dieu qui a fait tant de merveilles: *Quam magnificata sunt opera tua, Domine. Omnia in sapientia fecisti: impleta est terra possessione tua* (1).: Qu'elles sont grandes vos

(1) Ps. CIII, 24.

œuvres, ô Seigneur! Vous avez fait toutes choses avec sagesse: la terre est pleine de vos richesses. »

---

CHAPITRE XXXIX.

**Arrivée à Assomption — Relations intimes avec le Président — Activité extraordinaire — La procession de la Fête-Dieu — Ordinations — Visite à l'hôpital — Une convention — Au lit d'un moribond — Départ — Souvenirs.**

Notre bon missionnaire avait tenu de Villa del Pilar à saluer par dépêche télégraphique le Président de la République du Paraguay, S. Ex. U. Gonzales et l'administrateur du diocèse, le Révérend Don Arrua, leur indiquant à peu près l'heure de son arrivée à Assomption. Il espérait en les prévenant ainsi qu'il pourrait plus facilement et plus promptement régler les graves questions qui l'amenaient en cette ville. Au matin du 17 mai, lorsqu'il sortit de sa cabine, il eut la joie de voir apparaître les collines verdoyantes de la capitale du Paraguay où il ne put cependant débarquer qu'à une heure de l'après-midi, après neuf jours de voyage. L'ancre était à peine jetée que le capitaine de port, le commandant de l'hôpital militaire et plusieurs autres officiers montaient à bord ; ils étaient chargés de conduire l'évêque salésien à terre dans un canot spécial et luxueusement aménagé. Au débarcadère se trouvaient avec l'administrateur du diocèse, M. Montagne, lazariste et supérieur du Séminaire, le secrétaire de la Curie et plusieurs autres personnages notables qui l'accompagnèrent jusqu'au palais du Ministère des Finances, mis entièrement à sa disposition pendant tout le temps de son séjour.

Mgr Lasagna commença ses visites par le Président de la République qui le reçut avec les honneurs dus d'une part au caractère épiscopal dont était revêtu le visiteur, mais aussi d'autre part à la profonde estime et à la grande reconnaissance qu'il avait pour celui que l'on appelait déjà l'Ange tutélaire, le régénérateur du Paraguay; le Président savait en effet quel immense intérêt Sa Grandeur portait à tout ce qui pourrait être utile à ce malheureux pays. Après les compliments d'usage, la conversation tomba immédiatement sur ces deux sujets : Nécessité de pourvoir à l'éducation chrétienne de la jeunesse et à l'évangélisation des Indiens. Dès les premiers mots le Président comprit le caractère énergique du Prélat, la culture de son esprit, l'étendue de ses connaissances, en même temps que son amabilité et sa grande courtoisie.

Il s'aperçut bien vite qu'il n'avait pas à faire avec un étranger, tant l'évêque lui montra qu'il était au courant de tous les besoins du Paraguay et son extrême désir de les satisfaire. Aussi dès cette première entrevue les deux personnages se sentirent attirés l'un vers l'autre et se lièrent d'une amitié indissoluble.

C'est dans ces sentiments heureux que Mgr Lasagna engagea avec une franchise toute apostolique le Président à renouer les relations interrompues avec le Saint-Siège, l'incitant à écrire au Souverain Pontife une lettre où ils s'excuseraient d'avoir supprimé plusieurs fêtes sans autorisation aucune et par laquelle aussi il redemanderait un évêque si nécessaire depuis tant de temps au Paraguay. Dieu bénit les exhortations et les conseils du pieux prélat, et bientôt celui-ci en vit les heureux effets. Lors même que Mgr Lasagna n'eut pas fait autre chose en cette région, cela aurait été suffisant pour le classer parmi les citoyens les plus méritants de cette nation ; il pouvait se réjouir des fatigues de son long voyage. Mais que de bien il y avait à faire dans cette capitale pour un missionnaire de son tempérament !

Dès le premier jour il commença à distribuer le pain de la divine parole, et il serait très difficile de faire la liste de ses prédications et de ses conférences pendant son séjour à Assomption. Il se consacra également à l'administration des sacrements; c'est ainsi que plus de quatre mille enfants furent confirmés dans la ville, sans compter ceux presque aussi nombreux des paroisses et des bourgs voisins. Il semblait que dès son arrivée à Assomption la foi se fut réveillée dans bien des cœurs, que la conduite morale des habitants se fut améliorée et qu'enfin la vie vraiment chrétienne prenait son essor dans cette cité. On solennisa de nouveau les grandes fêtes qu'on n'était plus accoutumé de voir depuis qu'il n'y avait plus d'évêque ; la Fête-Dieu qui tombait cette année le 24 mai donna lieu à un imposant office pontifical auquel assista officiellement ainsi qu'à la procession du T. S. Sacrement, le Président de la République entouré de tous ses ministres.

Mgr Lasagna visita le Grand Séminaire fondé depuis peu et dirigé par les Lazaristes, véritable providence pour ce diocèse et cette République, car ils savent inculquer aux séminaristes le vrai esprit ecclésiastique.

Il eut des paroles d'encouragement et donna de très sages conseils aux jeunes élèves, faisant des vœux pour que leur nombre s'augmentât en raison directe des besoins de l'Église. Puis, désireux de donner une nouvelle preuve d'affection à l'admini-

strateur du diocèse, il promit de conférer les ordres sacrés à plusieurs clercs préparés déjà depuis quelque temps.

Le bon évêque voulut aussi se rendre chez les Filles de Saint Vincent de Paul qui dirigent un établissement de plus de trois cents jeunes filles et desservent l'hôpital. Il parcourut les salles des malades, parlant à chacun et montrant à tous sa sincère commisération. Il en fut de même à l'hôpital militaire, où il fut grandement réjoui en apprenant que les soldats manifestaient une vive piété, s'approchaient des Sacrements et avaient une grande dévotion pour Notre Dame des Sept Douleurs dont une image orne chaque salle. Au milieu de toute cette activité fébrile, Mgr n'oubliait pas le motif qui l'avait conduit au Paraguay. Il eut de fréquentes et longues entrevues avec le docteur Venanzio Lopez, ministre des affaires étrangères, et au cours de ces conférences ils assurèrent d'un commun accord entre la République du Paraguay et le Supérieur Général de la Pieuse Société Salésienne l'existence normale du nouvel établissement salésien et sa durée permanente, nonobstant les bouleversements qui surgissent chaque fois qu'un nouveau Chef d'État est élu. Mgr Lasagna, de son côté se montra très large, promettant beaucoup, même au delà de ses propres forces, dans l'intérêt de cette République qu'il aimait d'une tendre affection, mais il demanda aussi que les deux établissements qui avaient jusque là servi d'hôpitaux et que l'on devait convertir en Écoles d'Arts et Métiers, fussent déclarés par le Gouvernement lui-même propriété des Salésiens, leur concédant une complète autonomie dans la direction des enfants ou apprentis, enfin il sollicita du Gouvernement, au moins pour les débuts son puissant secours, jusqu'à ce que l'Œuvre put par elle-même vivre de ses propres ressources.

Ces conditions semblèrent si raisonnables que le Président et les Ministres voulurent immédiatement les ratifier sans aucune restriction, et pour donner aux Salésiens le plus de garantie possible, ils décidèrent d'en entretenir le Congrès. Le 27 mai, alors que presque tout était réglé, le ministre des Affaires étrangères réunit dans un grand dîner Mgr Lasagna, le Président, tous les Ministres, l'administrateur diocésain et plusieurs personnages politiques, ecclésiastiques et civils. Dans cette réunion très cordiale il s'échangea beaucoup d'idées, l'on vit la grande sympathie dont jouissaient Monseigneur et l'œuvre de D. Bosco.

Sa Grandeur resta encore à Assomption jusqu'au 6 juin afin de répondre aux différentes demandes qui

lui étaient faites d'un peu partout de conférer le Sacrement de Confirmation. Ses occupations pendant ces quelques jours furent telles que l'on put craindre un instant pour sa santé, d'autant plus que la malaria des pays qu'il avait dû traverser lui avait occasionné des rhumatismes très douloureux. On peut dire qu'il n'y eut personne à quelque condition qu'elle appartint, qu'il n'y eut aucune association ou institution qui n'aient reçu de l'apôtre quelque bonne parole, quelque encouragement et n'aient senti l'effet de ces paroles. Que de bien fut opéré en ces jours ! Et cependant son grand cœur n'était pas pleinement satisfait, car il y avait là un homme qui ne voulait pas reconnaître la faveur que lui faisait le Seigneur en la personne de son ministre et résistait à la grâce, bien qu'il ne lui restât plus que peu de jours à vivre sur cette terre.

L'ambassadeur de l'Uruguay près la République du Paraguay, S. Ex. M. Riccardo Garcia, était en ce moment très gravement malade par suite d'un cancer à la gorge, et, hélas ! ne songeait nullement à son âme. Sans hésitation, Monseigneur courut au lit du malade, espérant pouvoir le préparer à comparaître au tribunal de Dieu. Faut-il croire que M. Garcia fut franc-maçon et qu'il ne se sentait pas le courage de briser le dur lien qui le retenait dans la secte, toujours est-il que cette première démarche fut infructueuse. Le bon évêque recourut alors à la prière et commença une neuvaine à Marie Auxiliatrice, invitant toutes les âmes pieuses à s'unir à lui. Quelques jours après il retourna près du malade, et, se servant de tous les moyens pour lui inspirer quelques sentiments de foi et de confiance envers la T. S. Vierge, il réussit à lui faire accepter une médaille bénie qui lui fut passée au cou par son épouse dévouée. Hélas ! Monseigneur lorsqu'il lui proposa de recevoir les derniers Sacrements, dut encore essayer un refus, au grand contentement des mauvais amis qui veillaient attentivement au chevet. Quelle tristesse pour Monseigneur, en voyant le mal faire de rapides progrès, la catastrophe imminente, et toujours M. Garcia insensible à la grande affaire du salut ! Il voulut cependant tenter un troisième assaut. Le malade était à toute extrémité, mais il ne put résister aux exhortations si touchantes, si paternelles du Prélat, et malgré son état de faiblesse il l'attira sur son cœur et lui donna un baiser où il fit passer tout son cœur. Monseigneur profita de ce moment pour lui parler des Sacrements ; hélas ! l'ambassadeur garda pour la troisième fois le silence et rejeta le pardon que lui offrait le Seigneur. Mystère profond devant

lequel le chrétien s'incline, pleure et prie ! Cependant, et ne faisant attention ni à sa fatigue, ni aux refus précédemment essayés, Monseigneur revient vers 9 heures  $\frac{1}{2}$  du soir, auprès du moribond. C'était un grand bonheur que le pauvre malade eut encore conservé toute sa connaissance dans les terribles étreintes de l'agonie. Le malheureux comprit enfin qu'il allait comparaître devant Dieu et touché par la grâce divine, encouragé par la confiance que lui témoignait Mgr Lasagna et qu'il lui rendait si bien il se disposa à recevoir l'absolution de ses fautes et le Sacrement d'Extrême-Onction. Le prélat le prépara à faire généreusement le sacrifice de sa vie, lui suggéra de pieuses pensées, lui lut les dernières prières de l'Église et ne le quitta que lorsque l'infortuné eut exhalé le dernier soupir : il était alors une heure du matin.

Près du lit se voyait suspendu au mur un petit tableau de Notre Dame du Mont-Carmel. M. Garcia avait promis à sa mère, alors qu'il n'avait que 12 ans, de le conserver toujours, et il fut fidèle à sa parole. Oh ! c'est bien cette puissante protectrice qui conduisit le bon évêque près du de lui en cette circonstance et obtint à l'ambassadeur le divin pardon.

Sur ces entrefaites, les différents Salésiens destinés à la Mission du Matto Grosso étaient arrivés avec le vapeur *Diamantino* ; le moment était donc arrivé où Monseigneur devait laisser le Paraguay et se mettre en route avec eux pour Cuyabà. La scène de la séparation fit bien voir l'affection intense qu'il avait su gagner : les personnes les plus recommandables d'Assomption voulurent l'accompagner jusqu'au bateau en le remerciant du bien qu'il avait opéré et le priant instamment, lorsqu'il repasserait, de s'arrêter encore dans leur ville.

Dans le Paraguay et partout où il passait, tout lui parlait des fils de Saint Ignace. « C'est ici, s'écriait-il, que les Jésuites opérèrent dans les siècles passés, ces prodiges de zèle et de sagesse qui ont attiré et attireront toujours l'admiration du monde. A l'entrée de ces forêts on aperçoit encore les ruines de leurs célèbres collèges, de leurs belles églises et de leurs magnifiques observatoires. C'est en vain que le cœur cherche à réveiller l'écho de ces hymnes et de ces cantiques qui montaient vers le ciel de la bouche et du cœur de milliers et de milliers d'enfants et jeunes gens ; c'est en vain que l'on cherche ces campements et ces champs cultivés par des milliers d'Indiens que leur zèle avait gagnés à la religion et à la civilisation. Tout est ravagé, tout est détruit aujourd'hui.... » Le généreux missionnaire ne se serait pas arrêté à ces amères réflexions,

s'il avait voulu considérer le bien accompli par lui-même dans son court séjour au Paraguay. Il lui suffit de vingt jours pour instruire tant d'ignorants, confirmer dans la foi tant d'hésitants, allumer dans les cœurs la charité du Christ, attirer de toutes parts les fidèles au temple saint dans lequel vraiment résonnèrent les échos de ces hymnes et de ces cantiques de jadis. Mais ne savons-nous pas que le propre des fidèles serviteurs de Dieu qui ont mis la main à la charrue, est de ne jamais regarder derrière eux, de ne pas contempler le travail déjà fait, mais bien celui qui reste à accomplir.

(A suivre).



## Le Peintre Joseph Rollini

Le 29 novembre 1904, un des anciens élèves de l'Oratoire S. François de Sales de Turin s'endormait dans le Seigneur après une longue et douloureuse maladie. Avec lui disparaît une belle âme d'artiste qui aima avec passion la peinture et sut avec une volonté à toute épreuve en poursuivre l'idéal.

Né à Gattico de Novare en 1842, il entra à l'Oratoire en 1859 et trouva en Dom Bosco un père et un guide sûr et intelligent. Élève de Gamba et de Gastaldi qui furent en même temps ses amis dévoués, il donna à la postérité de nombreux travaux où il montre bien le profit qu'il sut tirer des leçons de tels maîtres.

A l'Exposition de 1884, il collabora avec Vacca pour la décoration du Château Moyen-âge, et cette œuvre admirée lui fit confier de nombreuses commandes, mais il excellait surtout là où le sentiment religieux lui laissait plus d'inspiration propre.

C'est ainsi que nous avons de lui la décoration du dôme de Pignerol, de la chapelle du Parc Foya' à Turin, de la Cathédrale de Cusiano, du château de Montichiari, à Brescia, et tant d'autres travaux qu'il exécuta en Italie et ailleurs, comme la magnifique toile représentant *la première Communion de Saint Louis* et que l'on peut voir dans le collège salésien de Borgo S. Martino.

Mais, comme nous le lisons dans le *Momento*, si ces différentes œuvres furent des victoires, le triomphe qu'il rêvait lui fut acquis pour ses peintures dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin. Dom Bosco lui-même l'avait appelé, et c'est là que Rollini espérait, en surmontant d'innombrables difficultés, illustrer son nom en méritant une place dans l'histoire de la peinture. Nous devons encore à son pinceau l'admirable et si fidèle portrait à l'huile de notre vénéré et bien-aimé Fondateur.

Assurés que la T. S. Vierge qu'il aima d'un amour filial et dont il reproduisit si bien la gloire dans la coupole de son Sanctuaire du Valdocco, l'a déjà reçu au sein de la gloire céleste, nous le recommandons toutefois aux prières de nos chers Coopérateurs.



## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

### France



REIMS : S. Ém. le Cardinal Langénieux, archevêque de *Reims*.

TULLE : M. l'abbé J. B. Gane, aumônier des Ursulines, *Argentat*.



ORLÉANS : La R. M. Marie Gertrude Petit, Religieuse de la Visitation, *Orléans*.

VANNES : La R. M. Rose de la Croix Simon, Religieuse Augustine, *Auray*.



CAMBRAI : M<sup>me</sup> Capon Leroy, *Douai*.

GRENOBLE : M<sup>me</sup> Boissieux, *Notre Dame de l'Osier*.

— M. Joseph Barthelon, *Vinay*.

LYON : M<sup>me</sup> veuve Brossette, *Theizé*.

MARSEILLE : M<sup>lle</sup> Pauline Brémond, *Marseille*.

MONTAUBAN : M. Jules Claverie, *Montauban*.

MONTPELLIER : M<sup>me</sup> Lombard, *Bédarieux*.

RODEZ : M. Léon Playne, *Millau*.

VIVIERS : M<sup>lle</sup> Esther Sabaud, *Andancette-en-Drôme*.

### Autres pays



BELGIQUE : M. l'abbé Ém. Génicot, ancien curé-doyen, *Saint-Georges sur Meuse*.

CANADA : M. l'abbé G. Beaulieu, ancien curé, *La Pocatière*.

— M. l'abbé Grenier, *Québec*.

SUISSE : M. l'abbé Paul Ducatter, *Bossonnes*.



BELGIQUE : M. Charles Collignon, *Bouchout-lès-Lierre*.

— M. Félix Winants, *Julemont Saint-André*.

— M<sup>lle</sup> Gabrielle Bouquet, *Ypres*.

— M. Prosper-Joseph Le Jeune, *Anvers*.

— H. Henri-Joseph Vervier de Saive, *Visé*.

— M. Henri-Joseph Daussonne, *Bieuwart*.

— Auguste Comouth, *Bruxelles*.

— M. Léon Peters, *Kinkempois*.

— M. Jacques-Joseph Andrien, *Wilsele*.

ITALIE : M<sup>me</sup> Virginie Oligiati, née Gaffuri, *Bareggio*.

— M<sup>lle</sup> Wilhelmine Mongin, *Morgea*.

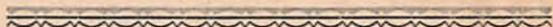
— M. Joseph Petit, *Rhemes-S.-Georges*.

SUISSE : M<sup>me</sup> Charlotte Nager, *Soleure*.

Nous apprenons à la dernière heure la mort de M. le Comte J. Morel de Tangrey, décédé à Grasse.

Nous recommandons aux Coopérateurs l'âme de ce cher défunt, bienfaiteur très dévoué du Patronage Saint Pierre de Nice qu'il protégea et défendit autant par ses aumônes que par une plume qui ne connut jamais de défaillance.

Pater, Ave, Requiem.



## DEUX OBSERVATIONS.

Un certain nombre de lecteurs, désireux d'avoir la collection complète du *Bulletin Salésien* de 1904, nous font demander le N<sup>o</sup> de Février.

Nous faisons observer qu'un accident survenu aux machines pendant la composition du N<sup>o</sup> de Janvier fit retarder celui-ci auquel on joignit quelques jours plus tard celui de Février.

Nous engageons nos lecteurs à se reporter à la première page et ils verront accolés les mots **Janvier-Février 1904, Nos 295-96.**



Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le *Bulletin Salésien* changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le *Bulletin* nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant ou en envoyant à l'«Écho de Fourvière,» 26, Place Bellecour, Lyon, la bande d'un Bulletin sur laquelle ils auront écrit leur nouvelle adresse. De la sorte ils n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur Bulletin mensuel.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.  
Gérant : JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salés. (B. S.)